L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e Série)
N° 27. — 2 Juillet 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le soleil photographié par stratotélescope. — II. Vénus accrochée par radar. — III. Le pacte scolaire belge. — IV. A propos du centenaire de Bergson. — V. Au Tibet. — VI. Au sujet de la pluie artificielle. — VII. La Sibérie. — VIII. Vingt ans de progrès en médecine. — IX. Découvertes épigraphiques à St-Pierre. — X. Comment s'opéra la renaissance du thomisme. — XI. Pouvait-on sauver le Mont-Cassin ?

I

Le soleil photographié par stratotélescope

Sous le tite : *Astronomie par ballon*, Martin et Barbara Schwarzschild, de l'Université de Princeton, nous parlent dans *Scientific American* de mai 1959, d'une opération récente pratiquée, par ballon stratosphérique, pour photographier le soleil.

Cela se passait en un calme matin de septembre 1957. L'idée initiale était la suivante : nous possédons déjà de nombreuses photos du soleil, mais elles sont prises du sol ou tout au plus des observatoires astronomiques situés en haute montagne. Or tout le monde est d'accord pour dire que nos appareils de photographie sont troublés par la présence de l'atmosphère terrestre, chauffée de manière inégale. Les rayons lumineux venant du soleil ou des étoiles sont en partie tordus par ces inégalités de chauffage des couches de l'air. Si les étoiles *scintillent*, il est admis que cela vient uniquement de cette *turbulence* des couches atmosphériques. Nous voyons, mais nous voyons mal. Nous détaillons mal les objets lointains. Nous avons peine à distinguer les étoiles différentes quand elles sont proches les unes des autres. Nous n'avons que des vues assez grossières de ce qui se passe à la surface du soleil. En réalité, il faudrait pouvoir monter plus haut que cette limite qu'on appelle la *tropopause* et dont la distance de la terre varie de 9 km aux pôles à 15 km à l'équateur, pour échapper, non à tous, mais à la majeure partie des inconvénients provenant de l'atmosphère dans notre perception des astres. C'est pour cette raison, et quelques autres, qu'à l'Université de Princeton on forma le projet d'adapter un télescope spécial à un ballon stratosphérique, afin de photographier le soleil d'une très grande hauteur, et en tout cas très au-dessus de la *tropopause*. Le directeur de l'observatoire de Princeton, M. Lyman Spitzer, junior, embrassa l'idée avec enthousiasme. Le soleil est, en effet, la seule étoile qu'il nous soit possible d'examiner de près — relativement. Ce que nous saurons du soleil pourra, *mutatis mutandis*, être appliqué aux autres étoiles, puisqu'il n'est que l'une quelconque d'entre elles.

On savait que la surface du soleil est « granulée » et l'on appelait « grains de riz » les nombreux points brillants séparés les uns des autres par des points ou des lignes obscurs, que les photographies solaires nous faisaient connaître, au moins depuis les très belles obtenues en 1885, dans des conditions exceptionnellement favorables, par l'astronome français Jules Janssen.

Sans entrer ici dans les détails techniques, voici comment se déroula l'opération. Tout l'appareil prévu : un ballon, portant un parachute, auquel était attaché un télescope à caméra pouvant photographier le soleil, fut rassemblé à l'aéroport de Minneapolis. Il fallut attendre du 16 au 25 septembre 1957, les conditions favorables. Au matin du 25, à 1 h. 30, on se prépara à lâcher le ballon. L'opération eut lieu au lever du soleil, vers 7 h. 15. Deux heures plus tard, le ballon avait atteint son altitude maxima, 82.000 pieds, soit 25 km. A cette hauteur, on estime que l'on a 96% de l'atmosphère au-dessous de soi.

Immédiatement, le télescope fut pointé sur le soleil et mis en action. En une heure on acquit la certitude que la température était stable et que la caméra pouvait fonctionner. A 12 h. 30, elle fut mise en marche et, en un quart d'heure, un film de 1000 pieds — 300 mètres — était réussi, comportant 8.000 vues du soleil. Le télescope fut alors ramené à la position verticale, le fil du parachute coupé du ballon, et la descente de la partie de l'appareil à récupérer commença. Le ballon, libéré de son poids, éclata en mille morceaux. Le parachute fit sa descente régulière et vint atterrir, avec son précieux chargement à 150 milles — 240 km — à l'est de Minneapolis. Heureusement, un avion surveillait le tout et guidait les opérateurs vers le lieu de l'atterrissage. Ils arrivèrent un quart d'heure plus tard auprès de l'équipement, qui était intact. Ce ne fut cependant qu'à minuit que les opérateurs rentrèrent chez eux, après bien près de 24 heures d'émotions et d'observations.

Les premiers métrages — trente mètres environ — que l'on put développer démontrèrent que l'opération avait pleinement réussi. Les photos du soleil étaient d'une qualité sans précédents. Sur le total on obtint *dix vues* qui dépassaient en précision tout ce que l'on avait espéré. Parmi les autres vues, il y avait des portions excellentes également. On se rendit compte des défectuosités qui

subsistaient, afin de les corriger dans les expériences ultérieures. En particulier on s'aperçut que les vibrations des moteurs manœuvrant la caméra et le strato-télescope, avaient causé quelques troubles, qu'il serait possible à l'avenir d'éviter. Mais aucune trace d'action troublante de l'atmosphère ou de « mauvaise vue », comme disent les astronomes, ne fut décelée.

« Trois caractéristiques distinguent les photos ainsi obtenues. En premier lieu, les granulations solaires apparaissent en tailles largement assorties. Beaucoup d'entre elles n'ont que 180 milles de diamètre — 289 km — et sont beaucoup trop petites pour être reconnues sur des photos prises du sol. De cette taille, elles vont jusqu'à un diamètre de 1000 milles ou 1607 kilomètres. En second lieu, beaucoup de ces granulations ont la forme compliquée de polygones irréguliers. En troisième lieu, les parties sombres diffèrent d'une façon tranchante sur les parties brillantes ; elles tendent à constituer un réseau de lanières étroites enserrant les parties brillantes. »

Cette vision des choses fut une complète surprise. Sans doute, on s'attendait à voir un fluide chauffé par l'intérieur, puisque le soleil est gazeux, mais ce n'était pas le type de fluide que l'on pensait voir. C'est que les fluides se comportent différemment selon la profondeur et selon le mode de leur chauffage. Si la profondeur est médiocre et le chauffage régulier, le fluide forme des polygones réguliers de taille uniforme, mais si la profondeur s'accroît et si l'intensité du chauffage est variable, la surface présente des polygones irréguliers et de taille très différente. On appelle le premier cas : convection stationnaire, et le second cas : convection non-stationnaire. Or, dans le soleil, c'est nettement le second cas qui se vérifie. On peut, du reste, se donner à soi-même une sorte de répétition expérimentale : de la poudre de paraffine répartie sur un plat en pyrex, et chauffée doucement par-dessous se divisera, en-dessus, en polygones réguliers, si l'on a soin de la saupoudrer d'aluminium, qui marqueront les séparations entre les polygones. Mais si l'épaisseur de la paraffine est multipliée par quatre et si le chauffage est rendu plus intense, la surface de la paraffine se répartira en polygones fortement dissemblables, tout comme la surface solaire. Les « grains de riz » ou granulations solaires sont donc des portions de gaz incandescents à la surface du soleil, et les séparations plus obscures qui les limitent sont des gaz refroidis qui retombent et rentrent dans le soleil. Enfin, on a pu aussi, sur les photos, déceler des « pores » correspondant à des taches solaires.

L'intérêt majeur de cette expérience, c'est qu'elle donne des espoirs très sérieux de pouvoir être continuée, non seulement pour étudier le soleil, mais pour les planètes, pour l'anneau de Saturne n particulier, qu'on a tendance à appeler « les anneaux » parce qu'il y a, en fait, une multitude d'anneaux qui sont comme reliés en un seul, autour de Saturne. On a dès à présent donné un nom à cette nouvelle méthode d'exploration astronomique : la *stratoscopie :* l'emploi d'un télescope dans la stratosphère, au moyen d'un ballon transporteur.

II

Vénus accrochée par radar

Parmi les nouvelles données en tête de *Science et Vie* de mai 1959, sous le titre *Le Monde en marche,* on lit en deuxième place : Westford (Massachusetts) *Vénus fait écho* : « Le nouveau radar géant américain a capté, en 2 minutes et demie, l'écho des ondes émises en direction de Vénus. Vénus était à 89.600.000 km de la terre. »

Mais cette nouvelle, dès qu'on l'examine, est un peu stupéfiante. En effet, sauf erreur, 2 minutes et demie font 150 secondes ; or, le radar ne dépasse pas la vitesse de la lumière, qui est de 300.000 km-seconde ; en 150 secondes, la lumière ne peut parcourir que 45 millions de kilomètres et non pas 89.600.000, soit bien près du double. Il y a donc sûrement une faute d'impression dans le chiffre indiqué de la distance de Vénus à la Terre. De fait, *Scientific American,* au numéro cité plus haut de mai 1959, donne les indications suivantes, sous la rubrique « *Science and the Citizen — La Science et le grand public : Un appel à Vénus* ».

La première radio aller et retour donnant un contact avec une autre planète, a été réalisée par des opérateurs de l'Institut de Technologie du Laboratoire de Lincoln (Massachusetts), qui ont obtenu une réplique de radar venant de Vénus. L'expérience eut lieu en février 1958, il y a seize mois, deux semaines après que Vénus s'était rapprochée à environ 28 millions de milles — soit 45 millions de km — de la Terre. Les signaux de retour étaient si indistincts qu'il fallut un an de travail pour dégager leur réalité, avec l'aide d'un calculateur à grande vitesse. Toutefois, les signaux perçus de la sorte ont fourni des précisions sur les distances interplanétaires, plus de 100 fois plus exactes que les distances obtenues par les calculs astronomiques habituels.

L'opération fut conduite par Robert Price et Paul E. Green, Junior. Ayant estimé que les signaux de retour seraient extrêmement faibles et pourraient être perturbés par les « bruits » concomitants, les opérateurs de Lincoln lancèrent leurs appels par radar, sous forme de *message codé.* Durant environ 4 minutes et demie, ils envoyèrent des séries de pulsations distinctes. Ensuite, avant que les premières pulsations eussent complété leur voyage de retour, ils arrêtèrent la transmission. pour procéder à la réception. Tout ce qu'ils recevaient fut enregistré sur bande magnétique. Il ne resta plus qu'à dégager des bruits concomitants les messages codés qui avaient été expédiés.

Partant du principe que les signaux par radio traversaient les espaces interplanétaires à la vitesse de la lumière, le groupe de Lincoln a calculé la distance entre Vénus et la Terre avec une erreur probable ne dépassant pas 100 milles, — soit 160 km.

Les télescopes usuels n'atteignent qu'une approximation laissant une erreur probable de 50.000 milles, — soit plus de 80.000 km. Et cela vient de la difficulté de calculer une base terrestre, pour le calcul de la distance par triangulation. L'écho par radar est donc beaucoup plus précis. Cependant,

les astronomes disposent de moyens appropriés pour mesurer les distances interplanétaires de manière beaucoup plus approchée que ce qu'on vient de dire, mais ils restent au-dessous de l'approximation obtenue par radio. Les calculs fondés sur cette expérience ont fait apparaître que les distances réelles pour le système solaire peuvent être 0,0013 % plus courtes que l'on ne supposait jusqu'ici. Il y aurait donc un progrès — léger en vérité, mais intéressant — dans la connaissance de notre système planétaire solaire.

Pour conclure, nous dirons que l'on peut admettre le chiffre donné ci-dessus, de *Science et Vie*, pour la distance de la Terre à Vénus, à condition qu'il soit entendu qu'il s'agit de l'*aller et retour*, et que les deux minutes et demie de parcours, pour le contact, ne concernent au contraire que l'aller. Les opérateurs américains ont sagement interrompu l'émission après quatre minutes et demie, pour passer à la réception, car il faut 5 minutes pour l'aller et retour, lorsque Vénus est au plus près de la terre.

III

Le pacte scolaire belge

« On a beaucoup parlé ici et là du récent pacte scolaire belge et on semble le considérer comme une solution adaptable à la France ; certains préfèrent cependant à la rémunération directe des maîtres de l'enseignement libre, une allocation scolaire aux familles. »

C'est en ces termes que la revue *Nouvelles de Chrétienté* des 7-14 mai 1959 introduit une étude de M. Y. Berlot, dans l'*Enseignement libre*, bulletin trimestriel de la Société générale d'Education et d'Enseignement (1959, n° 1), sur le Pacte scolaire belge.

Mais on retiendra à l'avance trois points importants : 1° il existe au sein de l'Eglise entière, — et pas seulement en France — une doctrine de l'Ecole chrétienne, il est donc absurde de dire ou de laisser entendre que l'école libre est une machination politique ; — 2° il n'appartient qu'à l'Eglise catholique, en conformité avec sa doctrine, de décider si telle ou telle formule scolaire est acceptable ou non, pour des chrétiens. L'Ecole dite neutre est sûrement *inacceptable* pour des chrétiens ; — 3° c'est le devoir de l'Etat de tenir la balance égale entre les diverses religions ou philosophies de la nation, et c'est en cela que consiste sa neutralité. Il doit donc, au nom même de cette neutralité, traiter l'Ecole libre *aussi bien* que l'Ecole sans couleur religieuse dite neutre. Ce n'est pas un paradoxe, mais une évidence, que de dire que la neutralité de l'Etat s'oppose à ce que l'Ecole neutre soit privilégiée ! [1]

Cela dit, abordons l'étude de M. Berlot.

Le pacte scolaire belge a été conclu le 6 novembre 1958, par un accord entre les trois partis politiques du pays : social-chrétien, socialiste, libéral. Ce pacte prend les choses au point où en sont les écoles en Belgique. Les catholiques belges peuvent mesurer que si le pacte leur accorde beaucoup, il leur laisse de lourdes charges.

1° *Constructions scolaires.* — Les Ecoles libres existent. Elles ont leurs locaux, leurs bâtiments, que l'Etat ne prend aucunement en charge. Bien plus, aucune subvention de l'Etat, ni des Provinces, ni des Communes n'est autorisée pour les constructions scolaires. Or, il est évident que des constructions de cette nature deviendront tôt ou tard nécessaires et cela pour deux raisons : la première, c'est que la scolarité obligatoire a été prolongée dans le pacte même, — et la seconde, c'est qu'il y a en Belgique, comme ailleurs, une poussée démographique, se traduisant par l'accroissement du nombre des enfants. Les trois partis politiques ont pris l'engagement de voter régulièrement les crédits nécessaires au développement de l'enseignement public. Mais rien n'est prévu pour les écoles libres. Aux catholiques se poseront donc de rudes problèmes, pour les constructions scolaires ultérieures.

2° *Frais d'aménagement et d'équipement.* — Dans les écoles maternelles et primaires, aucune subvention n'est prévue non plus pour les écoles libres. Et il est bien établi que l'enseignement doit y être *gratuit* aussi bien que dans les écoles publiques. L'Etat belge ne prend en charge que les frais d'aménagement et d'équipement, dans les écoles normales, techniques et secondaires, à concurrence de 60 %. Mais il restera à la charge des catholiques, 40 % de ces frais, dans lesdites écoles.

On maintient donc ici une flagrante inégalité de traitement entre les écoles libres et les écoles publiques :

« Les trois partis politiques ont pris l'engagement d'inscrire au budget un crédit spécial, afin qu'*en 4 ans*, les *écoles publiques* de l'Etat reçoivent tout le matériel didactique, le mobilier, l'équipement et les machines dont elles ont besoin ; tandis que ni les Provinces, ni les Communes n'auront le droit de venir en aide aux écoles libres pour les aider à faire face à leurs dépenses d'équipement. Aucune rétribution scolaire directe ou indirecte ne peut, d'autre part, être demandée aux familles... Il faudra cependant trouver l'argent... »

3° *Frais de fonctionnement.* — Ces frais comprennent le chauffage, l'éclairage, les forces motrices, les frais de bureau, la location et l'entretien des locaux, du mobilier, du matériel, de l'outillage, des bibliothèques et laboratoires, enfin des transports scolaires. Pour tous ces frais, l'Etat accorde aux écoles libres la même subvention qu'il accorde aux Provinces et aux Communes, pour leurs écoles. Cette subvention, calculée en francs belges, valant chacun 9,60 francs français, est la suivante : 750 fr. par élève, dans écoles maternelles et enfantines ; 1.000 fr., écoles primaires ; 3.250 fr., écoles secondaires ; 3.750 fr., écoles normales ; de 3.250 à 4.250 fr., écoles prefessionnelles ; 900 fr. aux maximum, par élève, pour les cours professionnels.

Un problème financier se posera lorsque ces chiffres se révèleront insuffisants.

[1] Il ne nous appartient pas de choisir ici entre les deux formules qui ont été indiquées ci-dessus : 1° prise en charge par l'Etat des maîtres de l'enseignement libre, — ou 2° allocation scolaire aux familles. Personnellement, c'est cette seconde formule qui aurait mes préférencs, mais les autorités civiles doivent s'entendre, sur ce point, avec les autorités religieuses du pays.

4° *Traitements et Pensions.* — Dans les écoles primaires, secondaires, normales et techniques, l'Etat assure aux maîtres *laïcs* de toutes les écoles, aussi bien publiques que libres, les mêmes traitements, à la seule condition que ces maîtres possèdent les mêmes titres. Dans le cas où, au lieu de ces titres, les maîtres n'auraient que des titres équivalents de capacité et admis comme tels, des barêmes spéciaux devront être arrêtés.

On a bien remarqué qu'il s'agit ici des maîtres laïcs. Il y a bien longtemps qu'en Belgique la différence de traitement est admise, quand il s'agit de religieux appartenant à une Congrégation. Le pacte scolaire prévoit que les religieux dans les écoles maternelles et primaires ne recevront que 60 % du traitement réservé aux laïcs. Dans les autres ordres d'enseignement, le traitement d'un professeur *religieux* sera égal au traitement minimum de sa catégorie, majoré de 15 % après 15 ans d'enseignement.

Des suppléments de traitements ne pourront être accordés à des maîtres de l'enseignement libre, par les Communes que dans les limites suivantes : 1° qu'il s'agisse des écoles maternelles et primaires ; 2° que la Commune soit classée de 1re catégorie ; 3° que le supplément ne dépasse pas 10 % du traitement principal.

Enfin, pour les vieux maîtres, le principe d'une pension à la charge de l'Etat est appliqué à tous, laïcs ou religieux.

5° *Enseignement supérieur.* — Dans tout ce qui précède, il n'est question que de l'Enseignement primaire ou secondaire. L'Enseignement supérieur jouit d'un régime à part. L'Etat accorde, chaque année, une subvention forfaitaire et globale aux établissements catholiques de Louvain, Bruxelles et Namur. Sur 9 provinces, il en est 5, à majorité catholique, qui accordent régulièrement une subvention complémentaire à la célèbre Université de Louvain, — une le fait parfois, et trois, jamais.

Vue d'ensemble. — Le nouveau Pacte scolaire belge apporte donc de solides avantages à l'enseignement libre, surtout en ce qui concerne les traitements et les pensions de retraite des maîtres. Il restera pour les catholiques belges de gros soucis financiers : 1° pour les constructions scolaires inévitables ; 2° pour l'aménagement et l'équipement des écoles maternelles et primaires, et à concurrence de 40 % pour les écoles secondaires.

L'Enseignement doit être obligatoirement gratuit dans toutes les écoles. Toute subvention complémentaire des Provinces et des Communes aux écoles libres est interdite. Il n'existe plus d'écoles privées « adoptées » dont, jusqu'ici, les Communes faisaient en totalité les frais.

Il va sans dire que les écoles libres seront sujettes au contrôle de l'Etat, bien qu'elles puissent aménager leurs horaires et leurs programmes, à la seule condition de les faire approuver par le gouvernement. Le régime des vacances est uniforme. Toute politique est interdite à l'école aussi bien publique que privée, et toute concurrence déloyale entre les écoles aussi.

« Il y a, conclut M. Berlot, un gros point noir. La possibilité pour les anciens élèves de l'Enseignement libre de faire carrière dans l'Enseignement public se trouve très limitée. »

La raison en est que la sanction générale des études en Belgique est confiée, sous le contrôle de l'Etat, à chaque établissement. Il s'ensuit que les élèves n'ont pas le même diplôme, selon qu'ils sortent d'une école de l'Etat ou d'une école libre. Et dans les établissements publics. les places sont réservées, *par priorité,* à ceux qui sont porteurs de diplômes de l'enseignement public. D'où infériorité pour les élèves munis d'un diplôme d'établissement libre.

Il est admis cependant que la législation belge actuelle est en progrès sur ce qu'elle était naguère, dans le sens de la justice scolaire, définie comme nous l'avons fait plus haut. Espérons que chez nous aussi, justice enfin nous sera faite.

IV

A propos du centenaire de Bergson

Les amis de Bergson ont célébré à Paris, dans le courant du mois de mai, le centenaire de sa naissance en 1859. La revue italienne *Orrizonti,* en donnant un très beau portrait du philosophe (n° du 17 mai), a, sous la plume de A. Paglialunga, fourni quelques traits intéressants concernant les dernières années de Bergson.

Titre : *Bergson a voulu rester parmi les Persécutés : « Je désire un prêtre catholique ».*

Commentaire du titre : « *Le philosophe, sur la fin de sa vie, s'était rapproché de la religion catholique, mais il ne demanda pas l'eau lustrale du baptême. Il en fut détourné par un fait : la persécution des Juifs. Mais il désira ardemment un prêtre catholique auprès de sa dépouille mortelle.* »

Tout cela est bien acquis à l'histoire. Mais il n'est pas sans agrément pour nous, Français, de trouver ce qui suit dans une revue étrangère.

Replaçons-nous en septembre 1939. Les armées hitlériennes vont envahir la Pologne. Le philosophe Henri Bergson est au repos à Aix-les-Bains. Son état de santé ne lui permet plus de se livrer à ses grands travaux de métaphysique. Les événements sont présents à son esprit. Le monde est affolé par la rumeur des armes. La victoire de Hitler, tout le monde le sait, ne pourra être autre chose que le déchaînement d'un antisémitisme barbare. Auprès de son lit, alors qu'il a déjà été frappé d'une attaque de paralysie, Bergson, entouré d'une montagne de livres, reçoit ses amis les plus intimes. Parmi eux et au premier rang se trouve Henry Bordeaux, l'écrivain catholique bien connu, qui habite aussi la Savoie. Il lui fait ses suprêmes confidences. Que lui dit-il ? Henry Bordeaux a noté ses paroles même :

> « J'ai dû choisir, lui dit Bergson, entre rester au lit ou lutter chaque jour, pour conserver le droit de me mouvoir. L'horreur du lit m'a sauvé : j'ai choisi la lutte. Cela a été une lutte dure et obstinée. Un corps qui n'obéit plus, un corps qu'il faut soulever, chaque jour, comme un poids mort, exige une volonté continue qui n'accepte pas la défaite. »

Voilà pour lui-même. Et il y a déjà, pour les octogénaires, comme il est alors, une grande leçon d'énergie et de volonté, dans son choix.

Mais il jette les yeux sur le monde. Il lui vient d'amères réflexions sur ce culte de la Force qui semble vouloir submerger l'humanité et qui est la cause des catastrophes qui menacent l'univers. Il ne peut croire au triomphe de la Force. Il prévoit la défaite de Hitler et de sa doctrine.

« L'ombre de Hitler, dit-il, s'étend sur le monde. Il n'autorise aucune sérénité de pensée. Il a empoisonné l'amour et le plaisir. Tout ce que nous avons aimé est menacé. Nous sommes en face du retour de l'Allemagne aux dieux de la forêt et au paganisme, dira-t-on ? Ou bien allons-nous oublier tout ce que l'humanité avait acquis dans le champ désintéressé de l'intelligence ? Est-ce que par hasard l'humanité n'a progressé que pour se détruire elle-même et son progrès a-t-il été limité aux inventions mécaniques et aux instruments homicides ? Je ne puis éloigner mon esprit de cette douleur intellectuelle ni m'isoler du péril qui écrase le monde et mon pays. Et pourtant je ne doute pas que, si la conflagration des peuples ne peut être évitée, son résultat sera la défaite de cette Allemagne qui, sous Hitler, a fait de la force son idole. »

Telles étaient les suprêmes préoccupations de ce grand penseur. Ses amis et ses biographes ont suivi la trace de son acheminement vers la lumière religieuse. Ce fut vers 1933 que le philosophe, jusque-là incroyant, rencontra Dieu, après 25 ans de recherches et de réflexions, et pas seulement le Dieu des métaphysiciens, c'est-à-dire l'Etre absolu, le Principe de toutes choses, mais le Dieu vivant des chrétiens. Nous avons eu, à maintes reprises, ici-même, à la suite de Jacques Chevalier, à exalter les contacts décisifs entre Bergson et le P. Pouget.

Bergson ne se bornait pas à une dialectique glacée. Il réfléchissait sur le concret, sur l'histoire des hommes. Il arriva à cette certitude que seul le christianisme avait changé quelque chose dans l'histoire des hommes. La vue de l'humanité le remplissait de pessimisme. Et il s'expliquait en ces termes :

« Ce n'est pas que je crois la nature humaine transformable. Plus j'avance en âge, plus j'acquiers une opinion pessimiste de l'humanité, dont le fond est formé par l'intérêt, la vanité, l'envie qui engendrent les haines et les guerres. Toutefois, cette nature humaine a été « assouplie » par le christianisme et lui seul peut sauver l'humanité, si elle peut être sauvée... »

Ce que Bergson avait fort bien vu, c'est la différence entre un assentiment de l'esprit et une union du cœur.

« Alors que, dans notre esprit, nous ne voyons Dieu que comme une énigme, dans un miroir, par le cœur nous pouvons nous unir à lui dans un amour qui ne pourra se perfectionner que dans la stabilité immuable de la gloire. »

Au point où ces paroles montrent qu'il en était arrivé, il devait désirer se faire catholique. Tous les témoignages sur ce point sont formels. Mais à aucun prix il ne voulait paraître fuir la persécution qui pouvait s'abattre sur ses coreligionnaires. Son testament spirituel, écrit en 1937, est une attestation indéniable de sa position d'esprit. Avec *Orizzonti*, on nous permettra de reproduire une fois encore les lignes décisives de ce testament :

« Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme. Je me serais converti, si je n'avais vu se préparer depuis des années (en grande partie, hélas ! par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral) la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal-archevêque de Paris l'y autorise, venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s'adresser à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi que le désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières d'un prêtre catholique. »

Dans son petit livre, si précieux, *Bergson et le P. Pouget* (Plon, 1954), Jacques Chevalier, après avoir cité ce texte ajoute :

« Le testament est daté du 8 février 1937 et signé H. Bergson. Et, en effet, ainsi que me l'ont confirmé le cardinal Suhard et la fille du philosophe (qui a suivi le vœu qu'aurait voulu exécuter son père), un prêtre catholique, le chanoine Lelièvre de Neuilly, à défaut de celui qui avait été désigné et qui était mort, vint dire les prières de l'Eglise sur l'homme qui avait reçu le « baptême de désir ».

Un tel centenaire méritait de ne pas être oublié.

V

Au Tibet

Si sur le Tibet un certain silence est en train de se faire, il semble bien que les redoutables événements qui ont amené le Dalaï Lama à se réfugier en Inde suivent leur cours. La revue *Informations catholiques internationales* du 15 mai consacre un article important à la situation religieuse du Tibet, sous le titre : *Le Bouddhisme, la Politique, les Missions chrétiennes au Tibet.*

De cet article fort étendu, nous retiendrons seulement sa dernière partie, concernant les Missions catholiques.

Ce fut au XIII[e] siècle que l'on entendit pour la première fois parler du Tibet en Europe. Il est possible que les célèbres missionnaires Plan Carpin, Rubruk, et le voyageur Marco Polo aient rencontré des lamas tibétains, à la cour de l'empereur mongol.

Ce ne fut cependant qu'au XVII[e] siècle que des tentatives furent faites par des missionnaires portugais. Sans que l'on puisse dire pourquoi, il existait certaines similitudes entre les rites tibétains et les rites chrétiens. Trompés par ces analogies, des voyageurs en vinrent à dire qu'il devait exister au Tibet des communautés chrétiennes. Le Supérieur portugais de la mission de Mogor, en Inde, envoya donc le jésuite Antonio de Andrade et le frère Marquès dans cette région inconnue. Ils partirent de Srinagar, en Garhwal, traversèrent le col du Mana et se présentèrent au gouverneur tibétain du Gongué. Bien accueillis, ils repartirent en 1626, pour ramener des auxiliaires. De retour, ils bâtirent une église. Tout alla bien jusqu'en 1630, mais alors une révolution éclata. Les missionnaires sont expulsés et se replient sur l'Inde. La mission, après plusieurs nouveaux essais, est abandonnée.

D'autres tentatives, venant soit de l'Inde, soit de Chine, échouent encore. Ce ne sera qu'au XVIII[e] siècle que deux jésuites, les PP. Freyre et Desi

deri, venant de l'Inde orientale, parviennent à Lhassa, en 1715. Or, à leur suprise, ces jésuites trouvent au Tibet des capucins, auxquels, à leur insu, la Propagande avait confié le Tibet, dès 1698. Le P. Desideri pourtant n'abandonnera le Tibet qu'en 1727, après un ministère fructueux.

Les capucins, cependant, après avoir pris des renforts, en Italie, étaient revenus à Lhassa en 1722. Le chef de cette mission se nomme Horace della Penna di Billi. Il gagne la faveur des autorités tibétaines. Le Dalaï-Lama le prie d'amener des confrères. Il revient donc en Italie pour cela ; il y reçoit des lettres magnifiques et du roi du Tibet — un civil — et du Dalaï-Lama. Cela se passe en 1739. Le pape Clément XII, enchanté des nouvelles qu'il reçoit du P. Horace, écrit, de son côté, une lettre d'éloges et de remerciements au Dalaï-Lama et au roi. Le pape joint à ses lettres des cadeaux princiers : prismes, télescopes, pierres précieuses, portraits gravés de papes, etc. Par reconnaissance, en 1741, le roi donne pleine liberté aux missionnaires de prêcher l'Evangile. Dans la réponse du Dalaï-Lama, datée du 7 octobre 1741, on trouve ces mots émouvants :

« Quels que soient les continents, les montagnes, et les mers qui nous séparent, Vous et Nous, nos cœurs sont rapprochés dans l'amitié. »

Hélas ! ces bonnes dispositions ne durèrent pas. Les conversions effectives furent rares. Lhassa put compter au plus une cinquantaine de néophytes, dont une dizaine furent appelés à confesser courageusement leur foi. Les lamas, mécontents du zèle des missionnaires chrétiens, soulevèrent les passions contre les étrangers. Que reprochait-on aux chrétiens ? de refuser la bénédiction du Dalaï-Lama, de ne pas vouloir travailler le dimanche. On poursuit les missionnaires, on les condamne à la bastonade. La situation devient intenable. D'accord avec Rome, le P. Horace se décide à partir en 1745. Les chrétiens ne peuvent les suivre et bientôt le christianisme sera détruit au Tibet.

Silence jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle. En 1844, les lazaristes Huc et Gabet, venant de Chine, font le difficile voyage jusqu'à Lhassa [2]. Les missionnaires ne purent rester plus de six semaines à Lhassa. Pourtant en 1846, Rome érigeait le Tibet en Vicariat apostolique confié aux Missions étrangères de Paris. Cette fois, le point de départ des missionnaires fut la mission du Su-Chuen, en Chine. Le P. Renou entre au Tibet en 1847, déguisé en marchand. Il est reconnu, arrêté, mais peut se mettre à l'étude de la langue. Les autorités chinoises, qui contrôlent alors le Tibet, le ramènent à Canton. De nombreuses « chinoiseries », comme on disait alors, mettent aux prises les représentants consulaires français et les autorités chinoises, qui refusent de laisser des étrangers au Tibet, sous prétexte qu'on ne peut les y protéger. En 1854, pourtant, le P. Renou récidive, en partant du Yunnan. Il s'établit à Bonga, à l'intérieur de la frontière tibétaine. D'autres missionnaires, les PP. Krick et Bourry, tentent de pénétrer au Tibet, par l'Inde, et vont au Bhutan, puis se fixent à Sonnen, en pays tibétain.

Ils donnent d'abord de leurs nouvelles, mais bientôt leur sort est enveloppé de silence. On saura plus tard qu'ils ont été massacrés par ordre du gouverneur tibétain de Kiankk (1854). D'autres tentatives marquent la persévérance des missionnaires. Quelques dizaines de Tibétains pourront ainsi recevoir le baptême. Mais la persécution sévira si fort que les uns apostasieront, tandis que les autres devront fuir avec les missionnaires, au-delà du Mékong [3].

Désormais les missionnaires vont travailler dans les confins tibétains seulement. La révolte des Boxers (1898-1900) troublera beaucoup les missions, mais le principal obstacle sera toujours l'opposition fanatique des lamas. Les Tibétains convertis resteront pourtant, cette fois, fermes dans leur conviction chrétienne. Tour à tour, les PP. Mussot, Soulié, Bourdonnec, Dubernard, Monbeig, sont massacrés et, avec eux, des néophytes qui ont refusé de les abandonner [4].

Au début du XX^e^ siècle, certains postes chrétiens réussissent toutefois à se créer et maintenir. A Tassienlu, on bâtit un séminaire, puis un couvent, des œuvres annexes, que viennent diriger des Franciscaines de Marie (1911). On bâtit des églises à Taopu, Charatung, Tampa, Yerkalo, Bathang ; et autour des églises, des écoles, des orphelinats.

Naturellement, les attaques sont fréquentes. Elles viennent tantôt des bandits, tantôt des lamas. On détruit. Mais les missionnaires reconstruisent ! Depuis 1892, il y avait un prêtre tibétain, qui fut longtemps le seul. En 1950, on comptait 5.397 baptisés, avec 8 prêtres indigènes, deux séminaires ayant 30 élèves, 2 communautés de religieuses comptant 11 membres toutes chinoises, d'une part, et une cinquantaine de Franciscaines de Marie d'autre part, qui ont pris en charge la léproserie de Mosymien.

Précisons que ces chiffres concernent ce qu'on nomme les « marches tibétaines », c'est-à-dire la province frontière du Sikkim, lieu de passage entre la Chine, l'Inde et le Tibet. La mission est une véritable Babel, où les tribus Mosso, Lissou et autres, se mêlent aux Chinois et aux tribus tibétaines. Mgr de Guébriant, supérieur général des Missions étrangères, eut l'idée d'y introduire des moines du Saint-Bernard. Ces moines y firent des travaux d'installation de 1935 à 1938, mais les guerres les contraignirent à abandonner leurs constructions inachevées. Ils purent néanmoins établir des postes dans la vallées du Salouen, jusqu'au jour où la tornade communiste les chassa, à une date récente. L'un d'entre eux, le P. Tornay fut

[2] Nous avons tous lu, dans notre jeunesse, le livre passionnant du P. Huc, intitulé : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine.*

[3] Sur l'histoire et les péripéties de ces tentatives héroïques d'évangélisation du Tibet, il faut se reporter à l'*Histoire de la Mission du Thibet*, par A. Launay, des Missions Etrangères de Paris, 2 vol. in-8, Desclée de Brouwer, Paris, 1903.

[4] Parmi tous les missionnaires qui se dévouèrent au Tibet qu'il nous soit permis de signaler plusieurs langrois : les PP. Couroux, Alexandre et Félix Biet ; ce dernier devint vicaire apostolique du Tibet ; deux autres de ses frères appartenaient également à la Société des Missions Etrangères. Voir dans l'*Ami* (1906, p. 171) le compte rendu de sa biographie : Abbé Mazelin, *Mgr Biet et ses trois frères*, in-8, 500 p. Langres, 1905.

massacré dans des conditions qui font de lui un véritable martyr. Et nul ne sait désormais ce que sont devenus, après l'expulsion définitive des missionnaires, les 5 ou 6.000 chrétiens de ces régions, les dix prêtres autochtones et les religieuses chinoises qui sont demeurés là-bas[5].

Au total, le Tibet est resté l'un des pays les plus réfractaires à la pénétration de l'Evangile, et cela non pas, comme ailleurs, par manque de sentiment religieux, mais au contraire par attachement à des idées religieuses intolérantes et par phobie des étrangers. On peut se demander ce qui résultera de l'action du communisme chinois au Tibet. Il visera sans doute à détacher les jeunes générations, par tous les moyens dont il dispose, de leurs croyances traditionnelles et de l'influence si puissante des lamas qui sont, il ne faut pas l'oublier, presque le quart de la population. Cependant, il est difficile de croire que tout sentiment religieux disparaîtra. Si les circonstances politiques changent, si la Chine s'ouvre de nouveau à la liberté, si le Tibet redevient indépendant et s'il ne reste plus aussi farouchement fermé à la pénétration des idées du dehors, on peut admettre, conclut notre article, que « les conditions futures soient même plus favorables » que par le passé !

Notons que parmi les gravures qui accompagnent cet article, il en est une qui représente un haut dignitaire lamaïque reçu par le pape Jean XXIII, en mars 1959.

Donnons encore un chiffre. Au Tibet, le Dalaï-Lama, actuellement réfugié en Inde, compte 4 millions de sujets, mais on estime à douze millions en tout, selon de raisonnables conjectures, le nombre des fidèles qui voient en lui le *Bouddha vivant*. Hors du Tibet, en effet, son prestige est vivant au Ladakh, au Cachemire, au Népal, au Sikkim, au Bhutan, au Turkestan, en Mongolie et jusque chez les Kalmouks de Russie.

VI

Au sujet de la pluie artificielle

Nous entendons souvent parler de pluie artificielle, et nous sommes portés à croire qu'il est acquis que la science a mis l'homme désormais en mesure de faire pleuvoir, quand il veut et comme il veut, bien que souvent cela soit si coûteux qu'on a peine à se décider à intervenir. Il paraît que tout cela n'est pas aussi sûr que l'on s'imagine. Louis Caro, dans *Science et Vie* de mai 1959, traite de la question sous ce titre original : *Les pluies d'or du Dr Krick.* Et il met en tête de son article la note suivante :

« Pluie artificielle ! 13 ans après en avoir provoqué la première chute, les savants restent circonspects. Pourquoi ? Cet article l'explique en révélant l'étrange expérience qui se déroule actuellement en Afrique du nord, où un technicien U. S. ensemence le ciel de Sétif. »

De quoi s'agit-il donc ?

En juin 1959, doit se dérouler un match sensationnel. Un spécialiste américain, Irving Krick, de l'Université de Californie, et le français Henri Dessens, de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, vont s'efforcer de « faire pleuvoir ». Ils sont installés à 6.000 km l'un de l'autre, dans deux régions désertiques africaines. Le premier est en Afrique du nord depuis octobre 1957, avec quartier-général à Alger, et postes d'action à Sétif et Tiaret. Le second, invité par une société de plantations belge, se trouve au Congo, depuis juillet 1956. Et tous deux doivent faire pleuvoir.

Les deux hommes sont fort dissemblables et emploient les méthodes les plus différentes. Irving Krick représente le *Business* américain, sûr de lui-même, et travaillant, dit-il, à coup sûr. Henri Dessens, lui, est le champion de la *Science* et plus précisement de la Science française, avec ses traditions bien établies de prudence et... d'impécuniosité !

Krick est celui qui, au printemps de 1944, proposa la date du 6 juin pour le débarquement allié en Normandie. Les huit jours précédents il avait fait un temps du diable. Il tomba juste. Ce fut pour lui le succès, la renommée, la fortune. De retour aux U.S.A., il se passionna pour les travaux du physicien Langmuir, prix Nobel, sur les origines de la pluie. Mais pendant que Langmuir mettait le monde en garde sur les dangers de sécheresse ou d'inondation que feraient courir aux continents les pluies provoquées sans discrimination, Krick, lui, se posa en distributeur de pluies à qui voudrait en acheter :

— « J'admire Langmuir, disait-il, ce qu'il a découvert est remarquable... Mais il n'est qu'un chimiste, et je suis météorologue... Qu'on me laisse faire de la pluie ! »

Il fut entendu. Dès 1950, il publia dans la presse américaine des bulletins de victoire triomphants. Il se vantait d'avoir arrosé le North-Dakota, le Manitoba, l'Etat de Washington. Un propriétaire de 40.000 hectares de blé, nommé Horrigan, reconnaissait avoir, grâce à lui, doublé sa récolte de blé.

Krick a une publicité merveilleuse. Ses propagandistes affirment, sans rire, qu'il a accru de 25 % la quantité de pluies recueillies dans le bassin espagnol de Rio Alberche, et qu'en 1953, l'augmentation serait passée à 56 %.

En 1954, c'est à lui que l'on a fait appel en France pour remplir le réservoir de Tignes. Il

[5] Sur ce nouvel effort d'évangélisation, voir P. Croidys, *Du Grand-Saint-Bernard au Thibet* (in-12, 192 p., Spes, 1949 ; *Ami*, 1949, p. 131 des couv.) et l'épisode pittoresque rapporté dans la « Causerie sur les Revues » du 6 avril 1950 (*Ami*, 1950, p. 220-21).

Le 26 septembre 1869 les commissaires impériaux de Lhassa envoyaient une lettre au vicaire apostolique, Mgr Chauveau, où ils déclaraient entre autres : — « Voici quelle a été leur réponse (d'officiers thibétains): Les contrées thibétaines sont consacrées aux supplications et aux prières ; la religion jaune est fondée sur la justice et la droite raison ; elle est adoptée depuis un grand nombre de siècles ; on ne doit donc pas prêcher dans ces régions une religion étrangère ; nos peuples ne doivent avoir aucun rapport avec les hommes des autres royaumes... » (A. Launay, *op. cit.*, t. II, p. 64). Les événements actuels modifieront-ils cette attitude ?

A leur sujet, voir l'art. du P. Maurice Quéguiner, *Le soulèvement tibétain*, dans *Etudes*, mai 1959, p. 217-21. « Les bûchers gigantesques où elle [la Chine] brûle par milliers les cadavres des moines, des paysans et des nomades qui ne cherchaient qu'à vivre en paix, évoqueront partout la comparaison avec Budapest ; les pires exactions des colonialistes pâliront devant ces flammes » (p. 219).

aurait fait merveille, au point que l'on a peu parlé de ses triomphes, pour ne pas éveiller un trop grand nombre de sourciers du ciel. C'est peut-être un peu se moquer du monde. Mais Irving Krick est une puissance. Il possède son escadrille d'avions pour repérer les nuages, ses batteries de générateurs pour les traquer, ses équipes d'ingénieurs agronomes, opérateurs et financiers pour en tirer de l'argent. Le prix de ses interventions est calculé à l'hectare : entre 45 et 90 fr. en Afrique du nord, pour un an. On suppose bien que cela fait des sommes imposantes.

Krick est richissime. Henri Dessens est pauvre. Son groupe d'études est à l'Observatoire du Puy-de-Dôme et ne dispose que de maigres ressources. Mais il s'inscrit en faux contre les assertions des faiseurs de pluie. Il a mis lui-même la main à la pâte. Ecoutons-le :

« Depuis dix ans, je multiplie les recherches et accumule les observations. J'ai obtenu certains résultats qui peuvent passer pour flatteurs. Pendant ma seule campagne anti-grêle 1953, — je fais avorter des nuages avant qu'ils ne crèvent en grêlons — j'ai limité à 60 millions les dégâts agricoles de la Gironde, contre 500 millions, l'année précédente... Mais il faut avoir le courage de le dire : le calcul et l'interprétation des écarts pluviométriques enregistrés ne sont pas encore scientifiques. »

Et c'est cela qui est grave. Car, d'une part, nos pluviomètres sont plus ou moins exacts. Nous calculons les hauteurs de pluies, dans une région, d'après des moyennes, basées sur des statistiques incomplètes. Il faudrait, d'autre part, pouvoir établir, chiffres en mains, que les précipitations qu'on se glorifie d'avoir provoquées avaient moins de 1 % de chances de se produire du seul fait de la nature laissée à elle-même. Or, il n'est pas d'expériences qui aient montré que les pluies ou neiges qui sont effectivement tombées ne l'auraient pas fait sans l'ensemencement employé !... Soyons donc sérieux, déclare Dessens. Il n'est pas vrai que l'on ait prouvé, pour de vastes secteurs, l'efficacité des ensemencements de nuages. En 1954, on a voulu faire pleuvoir sur la Beauce et il a plu... en Allemagne ! Autre chose est, en effet, d'extraire quelques gouttes d'un nuage donné et autre chose de modifier, de manière durable, la pluviométrie d'une région.

Krick en reste à l'ensemencement par des fumées de iodure d'argent. Au Congo, où il travaille actuellement, Dessens veut employer une méthode différente, et provoquer d'abord la formation de cumulus énormes, au moyen de feux de brousse immenses. Il compte embraser au fuel une zone de 4 hectares, ce qui coûterait 50 millions. Résultat espéré : des faits météorologiques grandioses et partant un progrès important pour la science.

Dans ses calculs, le gigantesque feu de brousse va créer ce qu'il appelle des « mouvements ascendants », avec des nuages considérables. Ces courants d'air artificiels doivent aboutir à des pluies abondantes et relativement dirigeables.

— « La création de mouvements ascendants, dit-il, c'est la loi de l'avenir. »

Entre lui et M. Krick, la compétition est ouverte. Les physiciens et météorologistes sont attentifs à ce qui va se passer. Attendons.

VII

La Sibérie

Au même numéro de *Science et Vie*, François Hallouet entreprend de nous parler de *la Sibérie*, qu'il surnomme « Continent de l'an 2.000 ». On sait que, chez nous, c'est le Sahara qui est donné comme le pays le plus prometteur pour l'an 2.000. La Sibérie, était jusqu'ici, le pays du froid, de l'exil, de l'oubli, de la mort ; le Sahara, le pays du sable, de la chaleur, de la soif, de la mort. Et voici que Sibérie et Sahara vont devenir les pays de l'activité industrielle, les pays de la fortune.

Contemplons donc la Sibérie. Et d'abord l'immensité : 12.413.500 km^2, soit 22 fois la France. Pas du tout, comme on a cru longtemps, une plaine sans fin, mais un plateau central de 800 à 1000 m.; des montagnes (Verkoïansk) atteignant 2.200 m., et de plus hautes encore en Sibérie orientale, culminant à 4.800 m. (la hauteur du Mont Blanc) au volcan Kliontchvskaïa. Dans ce pays, la toundra reste gelée jusqu'à 400 m. de profondeur. On a des exemples de froids de —80° à Oimekon. La forêt sibérienne couvre un espace voisin de celui des U.S.A. Le lac Baïkal est une vraie mer intérieure, aussi vaste que la Belgique, et profonde de 1940 m.

Or, c'est ce pays qui est le grand espoir de la Russie. « En l'an 2.000, aurait déclaré Nikita Krouchtchev, notre Sibérie sera le centre économique du monde. » Il a communiqué ses convictions à M. Mac-Millan, qui, dit-on, est rentré de Moscou, la tête remplie de bilans, et le cœur rassuré, au sujet de la paix.

« Nous pouvons être tranquilles, a-t-il déclaré à Washington, les Russes sont partis à la conquête de la Lune et de la Sibérie, ils nous laisseront en paix. »

La population de la Sibérie a passé de 8.700.000 en 1927, à 25 millions actuellement. Quantité de villes, dont aucune de nos cartes n'indique l'emplacement, sont nées là-bas. La plus ancienne est Vladivostok, 300.000 habitants, ouverte à tous les vents du commerce. Mais il faut signaler aujourd'hui Komsomolsk-sur-Amour, centre sidérurgique et de pêcherie, née en 1932, et comptant déjà 170.000 habitants.

Comment expliquer cette poussée sibérienne ? Les raisons sont les suivantes :

— 1° Règle de morale communiste : *la vie est possible partout où elle est nécessaire.* Donc aucun obstacle ne compte, ni le froid, ni la distance, ni aucune difficulté n'a d'influence sur les décisions du gouvernement. Ainsi, on trouve du fer à Magnitogorsk et aussitôt on y envoie des hommes à pleins wagons. Ils coucheront sous la tente, par — 35°. Peu importe. Ce sera toujours assez bon pour les paysans expropriés, qui seront terriblement décimés par la famine et le typhus. — Il est décidé d'exploiter la forêt de la Taïga, de manière à faire passer le bois de 49,6 m^3 à 150, en dix ans, puis à 300 en dix ans encore (le tout compte en millions de mètres cubes naturellement) ; alors on décrète « la dénomadisation » des chasseurs de loups et des éleveurs de rennes, pour en faire des bûcherons. — On double et on triple le volume

des déportations politiques, pour fournir des bras aux mines de la Kolyma. Sous les tsars du reste, des méthodes semblables avaient aussi été employées, notamment pour la construction du transsibérien.

— 2° *Seconde raison :* la menace de guerre, avant 1939 et la guerre elle-même, de 1939 à 1945. Les Russes ont eu la phobie de l'encerclement ; ils ont fait de la Sibérie leur dernier refuge, leur bastion invincible, leur arsenal. L'invasion allemande de 1941 fut un facteur prépondérant dans l'évolution de la Sibérie. Elle provoqua un gigantesque transfert d'usines dans l'Oural, au nombre de 451, et en Sibérie occidentale, au nombre de 255. Il y eut, en outre, des créations d'industries en Sibérie centrale et orientale : minoteries, textiles, métallurgie, pétrole, charbon, aciéries. La victoire de 1945 trouva la Sibérie en pleine accélération. Il ne restait plus qu'à continuer. Au surplus, le problème des transports était pratiquement résolu et le Far-West soviétique n'était plus qu'à une dizaine d'heures de Moscou en avion.

— 3° *La planification.* On a parfois souri de la manie des plans quinquennaux ou autres. Mais il semble certain que la planification a été efficace. C'était, pour les exécutants, la carte forcée. Ils trouvaient la chose amère. Les plaintes sont nombreuses en U.R.S.S., mais tout en se lamentant, on obéit et on arrive. Ainsi, en 1928, les bureaux de Léningrad donnent à Magnitogorsk la consigne de produire 650.000 t. de fonte et 377.000 d'acier. Le directeur proteste : c'est impossible. Pour toute réponse on lui impose 2.500.000 t. de fonte et 3 millions d'acier. C'est fou ! Mais on se rue au travail. Les chiffres ne seront atteints que 8 ans plus tard, certes, mais en attendant, on a fait des merveilles. Et Magnitogorsk grandit.

« Notre Sibérie est riche, proclament les planificateurs, nous n'avons pas le droit de la laisser dormir. »

Et c'est vrai qu'elle est riche. On y compte 370 millions d'hectares de forêts, dont la moitié des conifères du monde. Pour le blé, on a défriché, en 5 ans, 35 millions d'ha. de terres vierges. Dans le seul Kazatskan, où des rendements de 55 quintaux à l'hectare ont été enregistrés, on a défriché 21 millions d'ha. D'autre part, les richesses minières sont considérables : de la houille : 80 % des réserves russes sont en Sibérie, et la Russie a 21 % des réserves mondiales ; de l'or, autant qu'en Afrique du sud ; du cuivre, du nickel, du platine, mais surtout du fer : 13 milliards de tonnes se trouvent dans le sous-sol sibérien.

Comme ressources en houille blanche, c'est le lac Baïkal qui est au centre des réalisations. Il a la longueur de Paris - Brest, et une surface de 37.000 km². On y trouve 70 % des espèces connues de poissons. Il reçoit 342 fleuves ou rivières. Il possède un exutoire, l'Angara, qui est jugé capable d'alimenter quatre centrales hydroélectriques, à terminer en 1965 et devant produire 70 milliards de kw-heures. C'est que l'Angara est une réserve fabuleuse d'énergie. Ce fleuve qui arrose Irkoutsk, et se jette dans l'Iénisséï, affluent de la mer glaciale, fait 300 mètres de large à sa sortie du Baïkal, et arrive à 3.000 peu après. Le niveau de son lit tombe de 29 m. en moins de 60 km. Sa pente est si rapide que, même en charriant des glaçons de 3 m. d'épaisseur, il n'est totalement pris qu'une semaine en janvier. Son débit moyen varie de 1600 à 3000 m³ par seconde. L'aménagement complet du Rhône, chez nous, doit procurer 13 milliards de kw-heure, cela veut dire pas tout à fait 5 fois moins que l'Angara ! Sur l'Angara, il existe déjà à Irkoutsk un barrage géant, produisant 600.000 kw. Mais c'est aux gorges de Padoun, près de Bratsk qu'il donnera toute sa puissance : barrage de 130 m. de haut, qui doit créer un lac artificiel de 570 km de long et d'une capacité de 180 milliards de m³. On compte qu'il faudra évacuer des villages 70.000 personnes, abattre 260.000 hectares de bois, pratiquer 60 millions de m³ de terrassement. A cette œuvre seront attachés 12.000 bûcherons et 25.000 terrassiers. Il faudra 30.000 tonnes d'explosifs, pour dégager 7 km de canaux, et aboutir à 3 milliards de kw-h. *Bratsk* la plus forte centrale de l'univers ! L'énergie ainsi produite doit alimenter des usines en foule, où l'on travaillera le bois, le mica, le sel, le charbon, l'aluminium, etc. Irkoutsk en sera la métropole.

Conclusion de cet article :

« Les Sibériens peuvent être fiers, sinon de leurs méthodes, du moins de leurs résultats.

Ils étaient le bagne, l'enfer, le dépotoir, la tristesse du monde.

Ils étaient le Froid.

Ils le sont toujours, mais les pieds gelés et la tête pleine de rêves, ils marchent vers l'an 2.000. »

Quels contrastes ! Mais pensons au Sahara !

VIII

Vingt ans de progrès en médecine

Dès qu'on parle de la Russie, on pense aux U.S.A. La Russie elle-même se donne comme idéal de « rattraper » les Etats-Unis. S'il ne s'agit que d'atteindre la lune, pas d'inconvénient. Une émulation pacifique n'est pas mauvaise en soi. Les U.S.A. ne restent pas inactifs non plus, quoiqu'avec des méthodes moins brutales. Dans la revue *Informations et Documents*, toute consacrée aux Etats-Unis, et au n° du 15 mai, nous trouvons entre autres choses une étude instructive sur les progrès accomplis en 20 ans par la médecine :

« La médecine, nous dit-on, a fait plus de progrès au cours du dernier demi-siècle, que depuis 2.000 ans. »

Mais c'est surtout depuis vingt ans que ces progrès sont marqués. C'est au point que « les médecins ont du mal à se tenir au courant et qu'il faut sans cesse récrire les ouvrages de médecine, parce qu'ils vieillissent trop vite. »

De plus, on ne sépare plus désormais le mot médecine du mot « recherche ». Chaque progrès naît du travail des savants en laboratoire. Il s'agit de pénétrer les mystères suivants : cellules normales et anormales, microbes, virus, rickettsies, etc. Dans cette énumération, le dernier mot est un nouveau-né. On appelle *rickettsies* des germes microscopiques, véhiculés par certaines tiques et responsables de maladies telles que les fièvres. Précisons toutefois que la rickettsie fut découverte par Noller, en 1917. Et comme on la rencontre dans le tube digestif des poux, Noller la considérait comme

l'agent pathogène de la fièvre des tranchées. On range actuellement parmi les rickettsioses : le typhus exanthématique, la fièvre boutonneuse, la psittacose, le trachome, etc.

Dans ce domaine des recherches, on veut savoir 1° comment maintenir ou rétablir les cellules dans l'état normal, et 2° comment détruire les cellules anormales (cancéreuses surtout). Si l'on trouvait un produit sans danger pour les cellules normales et détruisant les anormales, le problème angoissant du cancer serait résolu. C'est dans cette direction que l'on cherche actuellement.

En ce qui concerne les maladies infectieuses, la découverte des sulfamides, puis des antibiotiques, a permis de faire faire un bond de *vingt ans* à la moyenne de l'existence humaine. Les sulfamides ont permis de triompher des maladies jadis mortelles, telles que les méningites à streptocoques et les endocardites. D'autres sulfamides, lancés sur le marché en 1957, se sont révélés actifs contre le diabète. Absorbés par la bouche et faiblement toxiques, ils font baisser le taux du sucre dans le sang et, dans de nombreux cas, permettent d'éviter les piqûres quotidiennes d'insuline. Citons parmi les produits les plus récents : la tolbutamide, la métahexamide et la chlorpropamide.

De leur côté, les antibiotiques se multiplient prodigieusement. La pénicilline, découverte par hasard, par John Fleming, en 1925, donne toujours de bons résultats dans : mastoïdite, fièvre scarlatine, certaines angines graves, surtout maladies vénériennes, qu'elle « blanchit » en quinze jours, et dont elle demeure le grand remède. Mais elle est remplacée, pour nombre d'autres maladies, par des antibiotiques nouveaux : streptomycine (tuberculeux), auréomycine (contre très grand nombre d'infections), chloromycétine (fièvre typhoïde), érythromycine (infections à staphylocoque), bacitracine (maladies microbiennes de la peau), viomycine et cycloserine (pour relayer la streptomycine, contre la tuberculose, en cas de microbes habitués à elle). Un des sous-produits les plus intéressants de la fabrication des antibiotiques, à partir de champignons divers, est la vitamine B 12, efficace contre diverses formes d'anémie.

Auprès des sulfamides et des antibiotiques, il faut situer désormais toute une série de médicaments anti-infectieux tirés de l'enveloppe des grains d'orge et de blé. On les appelle les *nitrofurans* et ils sont encore à l'étude. L'un d'eux, la *furacine*, combat déjà efficacement la cystite et les infections des voies urinaires.

En dehors des maladies infectieuses, provenant de microbes et de virus, il y a des maladies fonctionnelles, provenant de déficiences dans les glandes à sécrétions internes. Par exemple, une insuffisance par défaut ou par excès de la glande thyroïde provoque des troubles graves physiques et mentaux. On y remédie par des substances qui freinent ou qui intensifient la sécrétion de la thyroïde. On utilise, dans diverses maladies, des extraits d'hypophyse, notamment dans le déroulement de l'accouchement. Une nouvelle hormone, la *releasine*, extraite des truies en gestation, prévient les naissances prématurées et facilite le travail des femmes en couches. Les hormones sexuelles sont devenues d'un usage courant dans les troubles de la ménopause.

On a beaucoup parlé, un temps, des prodiges de la cortisone, dans le rhumatisme. Mais si la cortisone peut soulager, elle ne guérit pas et son emploi n'est pas toujours sans danger. On a recherché cependant des dérivés moins coûteux et moins dangereux. On parle actuellement de l'hydrocortisone, de la prednisone. Tout récemment, les *hexadécadrols* ont été identifiés comme 35 fois plus actifs que la cortisone. Les hormones anti-inflammatoires donnent de bons résultats dans diverses affections allergiques, telles que l'asthme et le rhume des foins, et dans certaines séquelles de la grippe.

Des recherches encore en cours laissent entrevoir la possibilité de remédier à la terrible maladie mentale, la schizophrénie. Il s'agit d'hormones extraites de la glande pinéale des veaux. Pour l'instant, il faut sacrifier 15 veaux pour une injection, mais selon les spécialistes, les résultats sont prometteurs. Ce serait, si la chose se confirme, un progrès sensationnel dans le traitement des maladies qu'on appelait jadis « la folie », ou « la démence ». Déjà, on possède des « tranquillisants » largement employés : la réserpine, la chloropromazine, la méprobromate et ses dérivés, qui ont permis de supprimer l'emploi de la « camisole de force » et des chambres matelassées, comme aussi de soigner à domicile des malades autrefois justiciables de l'hospice [6].

Dans le domaine des maladies cardiaques, de plus en plus nombreuses, en raison du surmenage de notre temps, on a fait de grands progrès aussi. L'hypertension est combattue par de nombreux médicaments, tendant à faire baisser le taux de cholestérol, substance dont l'excès provoque l'artériosclérose. Les médicaments du type *chlorothyazide* réduisent les œdèmes des cardiaques, en éliminant le sel en excédent dans le sang. La liste des anticoagulants capables de rendre au sang sa fluidité et de prévenir les caillots ne cesse de s'allonger. A l'*héparine* et *dicoumarol* qui sont classiques, il faut ajouter le *warfarin*, qui fut administré au président Eisenhower, lors de son accident cardiaque de 1955. En dernière heure, l'Association des Recherches cardiologiques du Massachusetts annonce la découverte d'une moisissure bleue, analogue à celles qui se développent en certains fromages, et qui dissout en quelques minutes un caillot de sang sur le point de produire un infarctus du myocarde. Parfaitement inoffensive, cette moisissure pourrait être employée dans les cas les plus graves.

Dans le domaine de l'épilepsie, il semble qu'on doive faire une place au nouveau médicament appelé le *deanol*. Il augmente le pouvoir de concentration des enfants et pallie certains troubles du comportement.

Contre les parasites, le Comoform combat la dysenterie amibienne. La dithiazide — toute nouvelle — détruit certains vers intestinaux.

[6] Ces « tranquillisants » du reste se sont répandus dans les traitements des maux de tête, de l'asthme bronchique, de la colite. Mais il va de soi qu'il n'en faut user qu'avec prudence et sur avis médical autorisé.

On a parlé souvent, depuis quelques années, de l'emploi des isotopes radioactifs, pour déterminer les zones malades dans l'organisme, pour combattre les tumeurs inopérables. Mais les isotopes sont surtout précieux pour suivre à la trace dans le corps ce que l'on veut examiner et observer.

Terminons cette revue en constatant que la chirurgie n'a pas fait moins de progrès, en ces vingt dernières années. Ces progrès ont été rendus possibles en premier lieu par les procédés nouveaux d'anesthésie : anesthésie hormonale, — par le froid, — réanimation, etc, et les techniques accessoires. Le plus sensationnel, actuellement, c'est l'opération « à cœur ouvert », permettant de sauver des enfants ou des adultes atteints de malformations jadis incurables : on dévie le sang, le cœur est mis à nu, et il est réparé sans que le chirurgien soit gêné par la circulation sanguine.

On a fait, d'autre part, des progrès énormes dans la greffe biologique. On se sert de nylon pour réparer, et parfois remplacer, des organes endommagés. C'est ainsi qu'un nombre croissant d'opérés portent des coutures en nylon à l'intérieur du corps.

Cependant, il semble que le progrès le plus extraordinaire qui ait été accompli soit celui du vaccin de Salk, contre la poliomyélite, qui a fait baisser de 89 %, aux U.S.A., l'incidence de cette terrible épidémie.

Et le dernier mot n'est pas dit dans cet effort de l'homme, armé de la science, contre la maladie.

IX

Découvertes épigraphiques à St-Pierre

Il n'est sans doute pas trop tard pour relater l'article publié par Mme Marguerite Guarducci, archéologue fort connue, sur les découvertes qu'elle a faites, à la Confession de St-Pierre, et publié dans l'*Osservatore Romano* du 19 mars 1959.

Mme Guarducci rappelle sommairement d'abord les célèbres fouilles ordonnées par Pie XII en 1939 et qui se poursuivent encore, au ralenti.

On trouva la *Memoria* de l'apôtre S. Pierre, systématisée par le « mur Rouge », qui date de l'an 160. A droite de la *Memoria*, qui est sûrement celle dont parle, en l'an 200, le prêtre Gaïus, se dresse le « mur *g* », tout couvert de *graffiti* et qui est antérieur à la construction de la basilique, donc à l'an 315. Mais dans ces *graffiti* d'une lecture presque impossible, tant ils sont enchevêtrés et surchargés, manquait, semblait-il, le nom que l'on cherchait : *Pierre*. Ce fut, dit notre auteur ce qui l'incita à s'adonner aux recherches dans les fouilles.

Ses travaux personnels commencèrent en 1952. Elle découvrit une invocation mentionnant Pierre, dans le mausolée des Valerii. Et elle publia une monographie intitulée : *Le Christ et S. Pierre, dans un document préconstantinien de la métropole vaticane* (en italien, 1953). Elle s'attela alors aux graffiti du *mur g*, du *mur rouge* et du *tombeau R.* immédiatement voisin de la *Memoria*. L'entreprise se révéla plus malaisée qu'il n'était prévu. Mais elle fut encouragée par le pape et par la Fabrique de St-Pierre. Les résultats de ses recherches furent publiés (toujours en italien) en trois volumes intitulés : *Les graffiti sous la Confession de St-Pierre au Vatican* [7].

Ce sont ces résultats qu'elle résume dans l'article ici analysé.

Parmi les *graffiti* du mur *g*, on a pu lire sans trop de peine des inscriptions sûrement postconstantiniennes, puisqu'elles comportent le monogramme connu de Constantin. Mais pas le nom attendu : *Pierre !* Mme G. s'acharna cependant, et elle finit par constater que ces graffiti présentaient avec insistance des signes répétés. Elle en conclut que l'on pouvait se trouver en face de ce qu'elle appelle une « cryptographie mystique ». Trois principes lui parurent dominer cette « cryptographie » : 1° emploi de certaines lettres ayant valeur mystique, comme *alpha* et *oméga*, — principe et fin, — ou T signifiant Croix ; 2° emploi de réunions de lettres contenant des phrases de souhaits ou vœux religieux ; 3° transfiguration alphabétique aboutissant à l'expression de nouveaux concepts.

Mais une telle hypothèse exigeait une confirmation. Mme Guarducci estima que si son système s'appliquait aussi aux graffiti du mur rouge, et du tombeau R, cela serait une précieuse confirmation. Et si on retrouvait ailleurs, dans les Catacombes, des traces de cette cryptographie, alors on approcherait d'une certitude. Elle se jeta dans cet examen des inscriptions chrétiennes antiques, examen qui s'étendit sur les documents allant du IIe au VIe siècle. Que l'on se soit servi alors d'une cryptographie, n'a rien qui puisse nous étonner. Cela cadre avec tout ce que nous savions déjà des usages chrétiens primitifs, en un temps, où la persécution obligeait les chrétiens à dérober leurs manifestations. Et une fois l'usage établi, il devait se poursuivre même après la persécution.

Mme Guarducci est arrivée à la conviction que les *graffiti* n'étaient pas tracés par n'importe qui, mais bel et bien par des « écrivains » attitrés, qui avaient seuls accès au mur *g*, et qui inscrivaient d'après leurs signes cabalistiques à eux ce que les fidèles leur demandaient : des souhaits pour les défunts surtout, — vœux de paix, de lumière, de résurrection, de victoire, et le plus souvent de vie. Il s'agit sûrement de la « vie du Christ » qui se déploie « près de Pierre », c'est-à-dire dans le royaume céleste dont il a les clefs. Mme Guarducci affirme qu'elle a trouvé à maintes reprises les deux lettres P et E liées ensemble et signifiant PETRUS, suivies, d'ailleurs, du symbole de la *clef*. Mais sa surprise a été grande — et sa joie aussi — de trouver dans les *graffiti* déchiffrés par elle le nom du Christ, uni à celui de Marie, et de Pierre, suivi du mot NIKA : *victoire*. Enfin, le monogramme connu de Constantin — les lettres X et P (en grec : R) liées ensemble, pour signifier *Christos* — est accompagné d'acclamations de victoire. Le célèbre *labarum* était donc tracé sur le mur *g*, avant même que l'historien Eusèbe nous parle de la vision qui le révéla à Constantin.

[7] Margherita Guarducci, *I Graffiti sotto la Confessione di San Pietro in Vaticano*, 3 vol. in-4 (23 × 28,5) : t. I, 536 p., 258 illust. ; t. II, 480 p., 32 illustr., 1 tab. h.-t., 526 graph. ; t. III, 264 p., 61 tab. h.-t., 35000 lire ou 60 dollars.

« Le mur *g*, conclut M^me^ Guarducci, est, comme on voit, un document d'une importance exceptionnelle, qu'on est invité à considérer comme la pierre fondamentale du principal des temples de la chrétienté. Ses graffites permettent d'appliquer les clés de la cryptographie mystique aux autres documents romains et non-romains et d'obtenir ainsi des résultats de grande importance pour l'histoire de l'Eglise. »

Si cette conclusion est admise, elle ne peut manquer d'avoir un grand retentissement. L'article que nous analysons se termine par quelques dates du plus haut intérêt. Avec les graffites du mur *g* nous remontons à la fin du III^e^ siècle jusqu'aux alentours de 315. Les graffites du mur rouge et du tombeau R nous font aller plus haut encore. Le mur rouge en a gardé un qu'on peut dater de l'an 160. Il est écrit en grec — comme la plupart des inscriptions de la Rome chrétienne primitive. Le texte en est d'une grande brièveté mais d'une importance capitale : « *Pierre est enseveli ici dedans* ». Ce graffite était connu, mais M^me^ Guarducci est d'avis que l'on n'en a pas assez souligné le sens : c'était, pense-t-elle, un avis destiné à fixer avec exactitude le lieu de la nécropole vaticane qui intéressait le plus les fidèles. Avec cette inscription on remonte plus haut que le texte de Gaïus sur le « trophée » de Pierre, et elle prouverait que le mot « trophée » signifie sûrement « tombeau ».

Enfin, avec le tombeau R, on fait encore un pas de plus vers les origines. L'un des graffites qui s'y rencontrent porte le nom d'un pèlerin : « *Lucius Paccius Eutichus s'est souvenu de Glicon* ». Il s'agit évidemment d'un souvenir qui était une *prière* et cela indique que le lieu où cette prière fut faite était considéré comme particulièrement saint pour un chrétien. Qu'il s'agisse bien d'un chrétien, la présence du « poisson » en est la preuve. On estime que le tombeau R est antérieur au mur rouge et probablement antérieur à l'an 150. S'il en est ainsi, on peut dire que 80 ans après la mort de Pierre les pèlerinages à son tombeau commençaient à affluer. A la rigueur, il pouvait, parmi eux, se trouver des pèlerins qui, dans leur première enfance, avaient vu Pierre ! En tout cas, leurs pères l'avaient connu !

Conclusion de M^me^ Guarducci :

« Les graffites qui se trouvent au cœur de la basilique vaticane, sous l'autel papal, sont donc de telle nature qu'ils prennent une impressionnante valeur dans le champ de la Science et de la Foi : ce sont des documents d'une importance hors de pair pour les savants, des motifs de haute consolation pour tous les chrétiens. »

X

Comment s'opéra la renaissance du thomisme

C'est encore à l'*Osservatore Romano*, celui du 15 mai, que nous emprunterons la présente section qui a pour but de résumer les données de l'article signé Roberto Masi, sous le titre : *Aux Origines du néo-thomisme en Italie.*

A grands traits l'auteur rappelle l'histoire du thomisme. Il avait été peu à peu supplanté par l'occamisme. La scolastique décadente avait perdu tout prestige. L'humanisme d'une part, le biblicisme luthérien d'autre part, avaient submergé la philosophie médiévale. Un certain renouveau se rattache au nom de Suarez (1548-1617). Mais voici Descartes, Leibnitz, Locke, Berkeley, Hume. Ce sont de nouveaux courants de pensée. D'autre part, avec Galilée la science fait son entrée et s'impose à un nombre croissant d'esprits. Le XVIII^e^ siècle se montre violemment hostile à la religion catholique. Après la Révolution, s'il se produit une restauration chrétienne, c'est avec une philosophie hésitante, qui cherche un accord entre la théologie et les systèmes en vogue, mais sans revenir à une scolastique entièrement discréditée.

Et cependant, par son Encyclique *Aeterni Patris* du 4 août 1879, le grand pape Léon XIII n'hésitera pas à proclamer le thomisme, la vraie philosophie de l'Eglise catholique, sans condamner toutefois les Ecoles voisines dont certains points ont pu rester dignes d'attention. Où donc le pape avait-il pris cette grande pensée ?

Les recherches récentes de C. Fabro, A. C. Zangrandi, G. F. Rossi, indiquent comme le centre le plus ancien du Néo-Thomisme le Collège Alberoni, à Plaisance (Piacenza). Auparavant déjà on avait reconnu comme le premier défenseur du thomisme Vincenzo Buzzetti, professeur de philosophie et de théologie au séminaire de Plaisance. Mais G. F. Rossi, dans un ouvrage en italien, intitulé : *Les origines du néo-thomisme dans le milieu d'études du collège Alberoni* (1957), a démontré que Buzzetti lui-même avait été précédé de bien des années, au Collège Alberoni, par Francesco Grassi. En effet, Buzzetti naquit à Plaisance en mars 1777, et il y mourut le 24 décembre 1824. Or, Francesco Grassi était professeur de philosophie au Collège Alberoni, dès 1751.

Le Collège Alberoni avait été fondé par le fameux cardinal de ce nom en 1751, et confié aux Lazaristes. Les premiers maîtres du collège, sans appartenir à aucune école, se tenaient à l'écart des systèmes alors à la mode : empirisme et sensualisme de Locke et de Condillac. Ils s'orientaient, eux, vers S. Augustin et S. Thomas. Ils dictaient leurs cours. Dans leur règle, les Lazaristes pouvaient lire la prescription suivante : « Ils auront toujours une grande révérence pour S. Thomas et le rappelleront toujours avec déférence. Ils ne s'écarteront de ses doctrines que pour des raisons valables. »

La province italienne des « Prêtres de la Mission » — c'est le nom des Lazaristes — insistait sur cet attachement au thomisme. On comprend donc que le Collège Alberoni, dès 1752, ait célébré avec une solennité particulière la fête de S. Thomas au 7 mars. A la bibliothèque du Collège, dans les années 1796-1798, on possédait 18 volumes des œuvres d'Aristote, et 120 tomes des œuvres de S. Thomas, savoir 7 exemplaires de la *Somme théologique* et 3 de la *Somme contre les Gentils*. Mais l'activité de Francesco Grassi (1717-1773), fut particulièrement décisive.

Grassi était né à Lodi. Il avait étudié à Gênes, sous le Lazariste Giovanni-Maria Pozzi, grand ami de la *Somme*. Dès 1751, date de la fondation du collège Alberoni, Grassi fut envoyé à Plaisance, comme professeur de philosophie. Devenu supérieur du Collège en 1767, il eut le dessein de

publier un manuel de philosophie thomiste. Il se borna cependant à prendre un ouvrage du jésuite Gaspard Sagner, en le rééditant, avec des annotations clairement thomistes, qui en doublaient l'étendue.

Le Sagner-Grassi est donc le premier manuel thomiste qui va contribuer à former des néo-thomistes. Parmi ceux qui étudièrent dans ce manuel, il faut signaler Vincenzo Buzzetti, nommé ci-dessus. Il avait 29 ans, en 1806, quand il devint professeur de philosophie au collège Alberoni. En 1808, il enseigna aussi la théologie au séminaire de Piacenza, et il fut confirmé dans ses convictions thomistes par la lecture des ouvrages des dominicains Roselli et Goudin. Il va sans dire, en effet, que le thomisme avait prospéré, comme héritage de famille, dans l'ordre des Dominicains.

Parmi ses élèves, Buzzetti eut les deux frères Domenico et Serofino Sordi, qui, devenus jésuites, l'un et l'autre, furent appelés à former Taparelli d'Azeglio, et Giuseppe Pecci, frère de Léon XIII. Par les frères Sordi, le thomisme entra au noviciat des jésuites de Venise — l'Aloysianum — et se transmit aux rédacteurs de la *Civiltà cattolica.*

Il est donc vrai que Buzzetti joua un rôle de premier plan dans la renaissance du thomisme. La *Civiltà cattolica* s'en fit la propagatrice. Domenico Sordi fut d'autre part le maître de Liberatore (1810-1872). Parmi les champions de ce néo-thomisme il faut signaler Sanseverino, un napolitain, en dépendance aussi de Domenico Sordi, et qui vécut de 1811 à 1865. Ce fut lui surtout qui donna au thomisme sa vigueur renouvelée. Toutes les grandes thèses thomistes : composition hylémorphique des corps, — union substantielle de l'âme et du corps dans l'homme, — distinction réelle entre l'essence et l'existence, etc., sont l'objet des démonstrations de Sanseverino. Mais toutes sont déjà dans Buzzetti. Sanseverino leur a donné seulement toute leur ampleur et toute leur rigueur.

En somme, les grands noms à retenir dans cette restauration du thomisme sont les suivants : au départ, un grand saint français, Vincent de Paul, qui n'est pas un philosophe certes, mais qui a le sens profond de la tradition. Après lui deux Lazaristes : Francesco Grassi, et Vincenzo Buzzetti, dont la vie professorale se déroule à Plaisance. De Buzzetti le flambeau passe à Taparelli d'Azeglio, Liberatore, et surtout Sanseverino, qui sera le maître de l'Ecole de Naples. Et ce sont tous des jésuites. La *Civiltà cattolica* servira d'organe diffuseur. Parmi les grands thomistes ultérieurs, on peut nommer en Italie, Giovanni-Maria Cornoldi, A. Lepidi, Thomas Zigliara (un Corse), tous à Rome ; — en France, Granclaude, qui, à vrai dire, devint surtout un canoniste, Sauvé, Thault, — en Allemagne, surtout Joseph Kleugten (1811-1883) et Albert Stoeckel.

Dès avant Léon XIII, la bataille était gagnée. L'encyclique *Aeterni Patris* fut un couronnement, une consécration, mais aussi et nécessairement un point de départ nouveau. Le thomisme ne cessa plus de grandir, de s'affirmer, de s'imposer. La culture catholique a trouvé dans le thomisme rajeuni sa base philosophique solide. Le thomisme devrait pouvoir servir désormais à la construction d'une synthèse chrétienne de la pensée moderne. En face de nous, se dressent les systèmes les plus divers : scientisme, idéalisme, existentialisme, illuminisme, laïcisme, etc.

Dans son récent discours aux journalistes, Jean XXIII a fait observer que la défection de la pensée moderne de la « *philosophia perennis* » a provoqué chez beaucoup l'indifférence par rapport à la vérité divine, au point que le relativisme contemporain reprend à son compte la parole de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » L'abandon de la philosophie classique est donc la cause de la maladie mortelle qui travaille la pensée et la société modernes. Le retour à la « philosophie éternelle » et en particulier au thomisme, qui en est la plus haute expression, sera le commencement du salut.

XI

Pouvait-on sauver le Mont-Cassin ?

C'est la question qui est posée par D. Bourcart, dans *Miroir de l'Histoire* de mai 1959.

Ce qui rend bien actuelle l'étude de cet article, c'est que le maréchal Juin vient justement de publier le tome I^er^ de ses *Mémoires* (achevé d'imprimer, 27 mars 1959, Paris, Fayard, 1200 fr.). Il fut l'un des plus importants témoins de la bataille, au cours de laquelle le Mont-Cassin fut effroyablement bombardé par les Américains. Nous aurons donc à apporter son témoignage, de premier ordre à nos yeux.

Dans son livre, d'un passionnant intérêt, il y a trois parties : *Alger, — Tunis, — Rome.* A Alger, se fait le débarquement des Américains. D'angoissants problèmes se posent pour l'armée maintenue en forme par Weygand, mais commandée alors par Juin. Il est tout de suite pour l'accord avec les Américains et il finit par gagner Darlan à sa cause. Dans la bataille autour de Tunis, l'armée française fait ses preuves de la manière la plus brillante, contre Rommel. Dans la marche sur Rome, Juin joue un rôle très actif, bien que les effectifs français ne puissent lui donner qu'une situation limitée. Sans critiquer ses collègues américains et anglais, le maréchal laisse entendre que leur stratégie manquait d'ampleur, de profondeur, de vues lointaines. Tout ce qu'il dit est marqué au coin du bon sens français et de la grande tradition napoléonienne.

Mais venons-en au Mont-Cassin. Au moment de la guerre, le célèbre monastère dont la fondation remontait à 529, par saint Benoît, patriarche en Occident de la vie monastique, n'était pas seulement un centre de prière, mais aussi de trésors d'art et de culture. La bibliothèque y comptait plus de 100.000 volumes, dont 10.000 manuscrits. Ses peintures et architectures représentaient des trésors inestimables.

Au début d'octobre 1943, il fut acquis, du côté allemand, que le Mont-Cassin se trouvait englobé dans la ligne de bataille. Mais un Viennois, le colonel Schlegel, spécialiste de l'histoire médiévale, eut la pensée de mettre à l'abri tout ce qu'on pourrait sauver des richesses de l'abbaye. Il alla voir l'Abbé, qui eut peine, dit-il, à croire que le monastère fût en péril, mais se laissa finalement

convaincre. On déménagea tout ce qui était transportable. Son général de division, alerté alors que l'opération était commencée, approuva, et le général Kesselring, commandant en chef, aussi.

L'entreprise fut menée à bien et terminée dès le début de novembre 1943. Cent vingt camions furent affectés à ce transport vers le Vatican, à 140 km de là. On évacua 70.000 volumes, dont 1200 incunables, et aussi une quantité de reliques, dont les ossements de S. Benoît, et de précieux tableaux de Raphaël, du Titien, du Tintoret, etc. On évacua aussi tout le personnel. Seul, le père Abbé refusa de partir, avec quelques religieux qui vécurent jusqu'au terrible bombardement du 15 février, par l'aviation alliée [8].

D'après un livre publié en allemand, en 1956, par M. R. Böhmler, le maréchal Kesselring avait donné des ordres formels pour situer le couvent dans une zone neutralisée [9].

Ouvrons ici les *Mémoires* du maréchal Juin. Il rappelle que le général Clark, américain, qui commandait dans ce secteur, avait su que les Allemands, voyant les préparatifs d'attaque contre le Mont-Cassin, commençaient

« d'annoncer au monde le sacrilège qui se préparait sur un lieu saint, dépositaire de tant de richesses d'art et d'histoire. Ils affirmaient même pour frapper les esprits qu'il n'y avait aucun défenseur, ce qui était invérifiable. Il était certain, en tout cas, qu'ils en défendaient âprement les abords. »

Clark, après plusieurs essais infructueux, pour briser cette résistance allemande, eut le sentiment qu'il ne pourrait en finir qu'en utilisant le Corps britannique du général Freyberg (division néo-zélandaise, 4e division hindoue et chars) mis à sa disposition par le général Alexander, commandant en chef du 15e Groupe d'Armées. Freyberg, un vétéran de 1914-1918, s'était illustré en Crète, puis en Libye. Il résolut d'enlever la position du Mont-Cassin, à partir des positions que les Américains lui laisseraient. Le général Juin aurait préféré une manœuvre d'enveloppement, qui en débordant la position, la ferait tomber sans difficultés graves. Mais Freyberg montait une attaque frontale, préparée par « toute la gamme des engins de feu et les ressources de l'aviation stratégique ».

« C'était, précise le maréchal Juin, vouloir préalablement l'anéantissement de l'abbaye, et cette conception se justifiait à condition que l'effet de neutralisation recherché fût réellement obtenu. »

Pour lui, assure-t-il, il aurait mieux aimé la manœuvre que les Français avaient amorcée par la conquête récente de la position du Belvédère. La proposition de Freyberg heurtait cependant le général Clark.

« Après maintes discussions, le général Clark se rangea à l'avis du général Freyberg, mais bien à contrecœur, je puis le certifier », affirme le maréchal Juin.

Les 15, 16 et 17 février, Juin assistait, de ses positions au « plus affreux bombing qui se puisse imaginer ».

« La précipitation et la précision des coups, écrit le maréchal, étaient telles que la malheureuse abbaye disparaissait dans un nuage d'épaisse fumée qui en s'élevant vers le ciel s'élargissait comme le champignon atomique de Bikini. »

En fait le résultat fut autre que ce qu'on attendait. On avait fait reculer les Hindous pour les mettre à l'abri du bombardement. Les Allemands s'emparèrent des tranchées abandonnées par eux, pour se mettre à leur tour à l'abri !

« La préparation de grand style n'avait servi qu'à écraser le monastère et à faire perdre une partie du terrain. »

Pour ne pas rester sur cette humiliation, on reprit le bombardement avec une nouvelle violence. Le mauvais temps retarda la suite des opérations. Le 15 mars, profitant d'une éclaircie, le pilonnage du Mont-Cassin et du village de Cassino recommença — 1600 tonnes de bombes !

« On avait l'impression, dit le maréchal, que, sous un tel déluge, il ne resterait plus rien du monastère de saint Benoît et de la ville de Cassino et qu'on allait y tuer jusqu'aux pierres. »

Et quand on passa à l'attaque, il se trouva que le bombardement avait tellement encombré les voies et tout le terrain que les chars d'assaut ne pouvaient avancer, et que les Allemands, bien postés dans les formidables décombres, pouvaient repousser les plus terribles attaques. On doit donc regarder cette attaque du Mont-Cassin comme l'une des plus mal conduites de la guerre ! Lisons encore le texte des *Mémoires* du maréchal Juin :

« La propagande allemande, écrit-il, se gaussait, après le battage fait autour des bombardements préalables qu'on avait présentés au public comme un procédé moderne et sûr, de l'impuissance des Alliés à forcer la résistance des quelques défenseurs de Cassino. Un caporal, de simples soldats étaient nommément cités pour leur héroïsme, dans les communiqués de Hitler. En Amérique, l'opinion commençait à s'énerver, et à Paris, des affiches publiées par les Allemands représentaient l'avance des Alliés en Italie sous la forme d'un escargot portant la casquette d'Alexander et butant sur Cassino. »

Et Juin déclara nettement à Clark qu'il ne fallait pas compter sur les Français pour reprendre l'attaque. « Ils n'interviendront, dit-il, que dans le cadre de la véritable manœuvre d'armée à convergence lointaine que j'ai toujours préconisée. » Clark s'inclina et arrêta les attaques, montrant ainsi « qu'il était un grand chef et ne craignait pas l'impopularité ».

Ce même général Clark a publié aussi ses *Mémoires* en 1951 ; il est cité dans l'article du *Miroir de l'Histoire* et il se range à l'avis de Juin, en ces termes catégoriques :

[8] Nous suivons, ici, le texte du *Miroir de l'Histoire* ; mais ce récit doit être singulièrement nuancé ; on se reportera à la longue note du T.R.P. Dom Salmon, abbé de St-Jérôme à Rome, publiée dans l'*Ami* (1952, p. 591-92). On y verra que cette évacuation des trésors du Mont-Cassin fut préparée très méthodiquement par le commandement allemand, que ces trésors furent transportés à Spolète et qu'il fallut 3 mois de négociation de la part du Saint-Siège pour obtenir le retour à Rome des archives et de la bibliothèque, et leur dépôt au château St-Ange ; quant aux ossements de S. Benoît..., le tombeau fut retrouvé intact sous l'amas des décombres et il ne fut ouvert qu'en 1950. Le P. Abbé ne quitta le Mont-Cassin que le 17 février.

[9] Voir encore les précisions rapportées par Dom Salmon (*loc. cit.*, p. 592).

« Je dis que le bombardement de l'abbaye fut une faute, et cela, je le dis en pleine connaissance des controverses qu'a suscitées cette affaire. »

Et il insiste plus loin, par ces lignes qui seront notre conclusion :

« Le bombardement du Monte Cassino n'a pas été seulement une faute dans le domaine de la propagande, mais aussi une erreur tactique qui retarda la victoire et augmenta nos pertes. »

C'est tout à fait l'avis exprimé par le maréchal Juin, dans les Mémoires cités plus haut.

L. CRISTIANI.

* *

N. B. — On me signale que j'aurais dû, en parlant du Renouveau liturgique en France, dans mon étude forcément sommaire parue dans l'*Ami* le 21 mai, exposer plus en détail le rôle du *Centre de Pastorale Liturgique* auquel il convient d'attribuer en toute justice, une place importante dans ce renouveau, sous la direction du R. P. Roguet, O. P., et de M. le chanoine Martimort, professeur aux Facultés Catholiques de Toulouse. *L'Ami du Clergé* a donné, sur les origines et l'histoire du *C.P.L.* jusqu'en 1954, un article précis et complet dû à la plume de M. Martimort et intitulé : « Dix années de Pastorale Liturgique en France » (*Ami*, 9 décembre 1954, p. 731-736). Rappelons que le *Centre* a tenu, depuis sa création, plusieurs Congrès, dont le plus décisif, croyons-nous, est celui que nous avons cité : celui de 1957 à Strasbourg [10]. Le *Centre* publie deux revues importantes et a lancé un nombre imposant de publications diverses. Il s'est ainsi placé à la tête du grand mouvement que nous avons signalé. Cela devait être dit. Et peut-être de l'avoir dit avec un peu de retard, cela servira-t-il à mettre la chose en un plus grand relief.

L. C.

[10] Le texte des rapports a paru aux Editions du Cerf sous le titre *Parole de Dieu et Liturgie*, 392 p. (13×20), 1958.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

R. P. J. GRECO, S. J. — **Vingt-cinq ans de Pastorale missionnaire.** — In-8 de 332 p. — Imprimerie Saint-Paul, 184, avenue de Verdun, Issy-les-Moulineaux, Seine. 1958.

Lorsque S. Exc. Mgr Lefebvre, Délégué Apostolique en Afrique, eut à présider pour la première fois en 1949 la Conférence des Ordinaires de Madagascar, il admira le travail qui s'était fait depuis 25 ans au cours des réunions semblables. Une publication des directives données durant cette période parut devoir être utile à tous les diocèses d'Afrique. Un juriste, le P. Gréco, dépouilla les procès-verbaux des séances tenues depuis 1931, les classa, les mit au point en raison des modifications apportées par le Saint-Siège, et nous avons ainsi un volume dense dont voici les grandes lignes.

Après le texte et le commentaire de la Bulle *Dum tantis Ecclesiæ* qui établissait la hiérarchie en Afrique (1955), une première partie donne des directives relatives au culte et aux sacrements. — La deuxième traite de multiples matières : catéchistes, séminaires petits et grands, jeunes prêtres, vocations, enseignement, cinéma et presse, congrégations religieuses, immigration, Action Catholique, Action sociale, problèmes civiques et politiques, œcuménisme, coutumes malgaches, documents de l'Eglise sur les rites. — La troisième partie est une série d'annexes portant sur divers points (jeûne eucharistique, affiliés au communisme, censures, dévotions variées, etc.). Plusieurs de ces derniers textes sont en langue malgache.

Ce volume, indispensable aux missionnaires de Madagascar, très précieux à tous les missionnaires d'Afrique, sera aussi utile aux missiologues et à tous ceux qui s'intéressent aux Missions. Sous une forme condensée il est d'une très grande richesse ; à travers les décisions juridiques et disciplinaires se manifeste un effort de Pastorale, doctrinale et pratique qui mérite d'être connu en dehors des cercles missionnaires. On y voit l'Eglise en marche, dans la plus étroite fidélité aux directives du Saint-Siège.

Austin P. BENNETT, J.C.D. — **The Jurisdiction of the Archbishop of Canterbury.** — Vol. XCVIII des « Analecta Gregoriana ». — In-8 de VII-203 p. — Rome, Université grégorienne, 1959.

Ce substantiel travail est le tome 98 des études publiées de l'Université grégorienne. Il présente toutes les garanties de précision et de parfaite exactitude que l'on attend d'un ouvrage hautement scientifique. L'auteur prend le siège de Cantorbéry à son origine, avec S. Augustin de Cantorbéry, à la fin du VIᵉ siècle. Le premier archevêque de Cantorbéry fut un moine. Ses successeurs le furent aussi. Ce ne fut qu'au temps de l'invasion normande — 1066 — donc après plus de 400 ans — que l'on vit apparaître le premier archevêque non moine, Stigand. Mais après la conquête, la tradition monastique continua.

Cela ne veut pas dire que les conflits n'existaient pas, de temps à autre, entre le monastère initial et l'archevêque-abbé. L'archevêque avait des obligations étrangères à son titre d'abbé. De là des discussions, des conflits de juridiction et de droits. Ces conflits sont étudiés sur documents originaux, tout au long de ce travail fort bien conduit.

L'auteur examine la portée et la valeur des différents titres qui finissent par s'accumuler sur la tête de l'archevêque de Cantorbéry. Il précise le sens — variable selon les temps — des mots : primat, métropolitain, archevêque. Il indique naturellement aussi les rapports avec Rome. L'étude s'arrête toutefois au métropolitain Chichele, qui fut archevêque de Cantorbéry de 1414 à 1443. C'est alors que l'on peut faire le tableau de tous les droits d'un archevêque de Cantorbéry, un siècle avant la soi-disant Réforme du XVIᵉ siècle. Ces droits sont les suivants : Confirmation de l'élection et consécration des suffragants. — Convocation et présidence des conciles provinciaux, — Visite des Sièges suffragants, — Réception des appels des Cours de justice des Suffragants, — Approbation des testaments contenant des « biens notables », — Administration des sièges vacants.

L'archevêque avait donc une situation très considérable. Et en cas de réunion de l'Eglise anglicane à Rome, il n'est pas douteux qu'il en serait tenu largement compte.

Rev. C. HOARE. — **The Edwardine Ordinal.** — In-8 de 156 p., 17 sh. 6 p. (par poste + 9 pence). — St-Augustine's Nursing House, 25 Upper Maze Hill, à St-Leonards-on-Sea, Sussex (Angleterre).

L'auteur de ce livre est un Père de Sion. Son travail est de tout premier ordre. Il est le fruit de re-

cherches qu'on peut qualifier d'exhaustives. Le sujet traité est le changement introduit sous Edouard VI dans le sacre des évêques et l'ordination des prêtres. Deux parties : 1° l'historique de l'Ordinal d'Edouard VI, sous ce roi d'abord, sous Marie Tudor et sous Elisabeth; 2° l'étude directe de l'Ordinal lui-même.

La conclusion est très claire. La religion catholique traditionnelle était centrée, liturgiquement, autour de la Messe. Cranmer gagné aux idées de Calvin et de Luther soutenait que la Messe n'était que perversion et idolâtrie. Il fallait donc la détruire, et pour cela s'en prendre à la racine : le sacrement de l'Ordre. Le nouvel Ordinal n'eut pas d'autre origine, pas d'autre raison d'être. Il s'agissait de mettre fin au sacerdoce et au sacrifice de la Messe. Le plan de Cranmer fut traversé par la restauration catholique sous Marie Tudor, et lui-même fut condamné à mort et exécuté. Mais le plan reparut et fut conduit à son terme sous Elisabeth. Il est donc évident qu'il y eut rupture entre l'Eglise anglicane et l'Eglise catholique anglaise d'avant la soi-disant Réforme. C'est là-dessus que fut fondée la condamnation des Ordinations anglicanes par Léon XIII. Le présent livre se défend de toute controverse et se borne à l'exposé impartial et incontestable des textes et des faits, et par cela même il montre combien Léon XIII a eu raison de conclure comme il a fait dans cette grave question. L'Eglise anglicane compte de fervents adhérents, qui désirent de tout leur cœur le retour à la pleine vérité chrétienne. Ils la trouveront dans le sein de l'Eglise catholique romaine, qui leur tend les bras pour les accueillir.

Les Procès de Jeanne d'Arc, traduits, présentés et annotés par Raymond OURSEL. Préface du R. P. Riquet, S. J. — In-8 (14 × 20), 384 p., 850 fr. — Paris, Denoël, 1959.

Ce volume inaugure une collection « L'histoire en appel » qui entend fournir les pièces indispensables à la révision des grands « procès ». M. Oursel, d'une famille d'historiens et d'universitaires dijonnais, et actuellement archiviste de Haute-Savoie, avait été l'un des principaux organisateurs de l'exposition « Jeanne d'Arc et son temps » aux Invalides en 1948. En 1952, il évoquait déjà le Procès avec une rigueur de juriste et une ferveur de croyant dans un petit volume : *Jeanne d'Arc*, paru chez Mame, dans la collection « Service de la France ».

Les ouvrages capitaux de Jules Quicherat et de Pierre Champion qui reproduisent, le premier le texte complet de la « grosse » latine, le second la traduction littérale du procès, sont inaccessibles au grand public. Divers essais ont été tentés de mises en français moderne. Tous pèchent par quelque endroit : interrogations, citations extraites d'autres sources, schématisation, etc.

M. Oursel, respectueux des sources, dans une fidélité totale, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de ces procès, laisse Jeanne, en face des juges, exposer, quelle fut sa mission, répondre aux questions, éviter les pièges.

Le lecteur se trouve ainsi placé « dans la situation d'un juré de Cours d'assises ». « Rien ne vaut, à tout prendre, écrit l'A., la lecture attentive de ces pages frémissantes où, sans ambages, s'offre crûment à l'analyse la plus grande et la plus troublante « cause » de l'histoire. Car ce qu'elle éclaire... ce sont beaucoup moins le réseau et les circonstances temporelles d'une aventure sans équivalent, qu'un conflit infiniment plus âpre : ce procès, cent fois rouvert, de la mystique et de la transcendance des voies divines devant les hommes. »

De l'humilité et de la grandeur de Jeanne nous trouvons encore la trace la plus certaine dans les documents du procès de Réhabilitation (7 novembre 1455 au 7 juillet 1456). Il s'agit là, recueillis au cours d'une enquête de cinq ans, des témoignages de ceux qui avaient été les familiers et les compagnons d'enfance ou d'armes de la Pucelle, ainsi que des propos, parfois embarrassés, des survivants du procès de 1431.

M. Oursel n'ajoute que les explications strictement nécessaires, rejetées d'ailleurs en fin de volume où l'on trouvera aussi un « abrégé chronologique ». Nous lui savons particulièrement gré d'avoir fait, en passant, (dans l'Avant-Propos du second procès) bonne justice des « misérables intentions mathématiciennes » forgées par les « romanciers » sur la naissance illégitime de la Pucelle, explication de sa fortune militaire et de l'adhésion royale, et sur la réalité de sa mort.

Joseph STIERLI. — **Le Cœur du Sauveur.** — 256 p. (13 × 19,5), 690 fr. — Mulhouse, Edit. Salvator, 1956.

Cet ouvrage qui paraît sous le nom de M. Stierli, a pour origine une série de conférences données en 1951 dans une station balnéaire près de Zug (Suisse). Quatre auteurs y ont collaboré, et l'abbé Munier a traduit en français le volume paru en allemand.

Le but visé est 1° historique. Remontant au delà de sainte Marguerite-Marie, le P. Hugo Rahner recherche les sources scripturaires et patristiques de la dévotion au Sacré-Cœur (p. 29-76) ; J. Stierli poursuit l'enquête depuis le début du Moyen Age jusqu'à 1928 (p. 77-158). Passant à l'aspect doctrinal, le P. Karl Rahner étudie les fondements théologiques de la dévotion et les formes qu'elle a prises dans la piété (p. 159-189). Puis Richard Gutzwiller fait une synthèse théologique des données fournies par la liturgie et montre le caractère biblique des invocations des Litanies du S. C. Enfin J. Stierli tire les conclusions générales des travaux précédents en dégageant les valeurs dogmatiques, ascétiques et religieuses de la dévotion.

Un tel ouvrage n'entendait pas épuiser les questions abordées. En histoire et en doctrine, il apporte cependant quelques éléments et quelques vues nouvelles et profondes, et s'exprime avec clarté. Il mérite, surtout dans ses parties doctrinales, d'être médité par nos confrères ; ils l'utiliseront aussi dans l'enseignement donné aux fidèles ; car il en est parmi ceux-ci qui éprouvent quelques « résistances à cette dévotion », comme l'a noté et réfuté R. Gutzwiller dans un chapitre d'introduction.

Il n'est pas possible, dans une brève recension, de mettre en discussion tel ou tel point sur lequel on aurait à faire quelques réserves. Tel serait le cas des quelques pages un peu embarrassées dans leurs expressions (p. 182-187) que Karl Rahner consacre à l'Heure Sainte et à la « réparation » ou « consolation » qu'on peut y offrir à Jésus souffrant. Contentons-nous de renvoyer à l'exposé fait par l'*Ami* (1931, p. 772-774) sur ce sujet qui ne manque pas d'importance pour la piété pratique envers le Sacré-Cœur. — La traduction aurait pu parfois être moins littérale et ne pas « imposer au chrétien moyen » (comme dit le P. Rahner *l. c.*) la pénitence de prendre un dictionnaire grec pour y chercher le sens du mot « entéléchie » !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 julii 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)